

Soleyne JOUBERT

# La toile des femmes

M+ ÉDITIONS  
12 rue de la Part-Dieu  
69003 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions  
Composition Marc DUTEIL  
ISBN 978-2-38211-222-9

## DÉDICACE

« Il n'est pas de drame féminin plus poignant et plus universel que la maternité. Toutes les femmes sont sœurs en ces instants sublimes et tragiques. Mais alors que beaucoup, réconfortées par l'amour d'un mari, la présence d'une famille au sein d'un tendre foyer, attendent dans la joie la venue du nouveau-né, il en est d'autres, des solitaires qui sont initiées à la passion maternelle (aggravée parfois de quelque lourd secret) dans les grandes salles communes où naît la vie et où passe hélas quelquefois la mort. »

Raymonde Machard,  
Le journal de la femme, 11 mai 1935.

## PROLOGUE

En se couchant dans le lit métallique, elle reconnut immédiatement la texture des draps. Épais et raides, avec des coutures aux ourlets qui grattent quand elles vous frôlent. Son bébé était de retour dans le lit boîte de sa naissance. Elle roula sur le côté pour le regarder, pour imprégner et saturer ses rétines de lui. Elle ferma et rouvrit plusieurs fois les paupières. Photos mentales.

Quand elle se réveillerait demain, il serait peut-être parti pour de bon et le lit boîte serait vide. Pour toujours. Les choses auraient-elles été différentes si elle avait su ?

## PARTIE 1

Sur les derniers cent mètres qui la séparaient du dispensaire, Esther perçut les gémissements de la jeune fille qu'on avait recueillie dans la nuit. Elle accéléra le pas. On l'avait tirée du lit en sursaut, en lui commandant de faire au plus vite. Le jour était à peine levé sur le Burkina et Pierre n'était pas rentré de la nuit. La moustiquaire avait glissé à nouveau et sa peau était couverte de piqûres boursouflées. Elle marcha vite à travers la brousse, tout en tressant ses cheveux en une longue natte brune. La terre avait craquelé dans la nuit et le manque d'eau l'inquiétait. La veille, des villageois avaient pris d'assaut le puits des religieuses de la congrégation. Il avait fallu intervenir pour ramener le calme et les éparpiller. Les aspirantes s'étaient réfugiées dans les dortoirs du pensionnat, à moitié amusées, à moitié effrayées. L'une d'elles était venue chercher Pierre en courant.

– Monsieur Pierre, c'est encore le bazar au puits.  
Viens vite !

Pierre avait suivi la jeune fille en soupirant et maugréant qu'il n'était pas agent de sécurité. Il s'était sûrement endormi au pensionnat, sur un lit superposé vide, comme il le faisait parfois.

Les gémissements devinrent un râle guttural et terrifiant. Si on ne l'avait pas prévenue, Esther aurait cru à un phacochère blessé, ou une antilope. Le jour pointait au loin et l'enfant promettait de venir avant que les premiers oiseaux n'aient chanté. Elle jeta un œil sur son portable, cinq heures dix.

Esther pénétra dans la case ronde que l'on avait transformée en centre de soins. Elle fut prise au nez pas une odeur pestilentielle de viande et d'urine. La chaleur écrasait déjà tout et les mouches tournoyaient fébrilement. Au centre de la pièce, qui était quasiment vide, un petit lit en métal avait été posé pour accueillir les accouchées. On l'appelait la *case aux merveilles*, bien qu'à l'heure actuelle, il fût assez difficile de percevoir le merveilleux ici.

Sur le lit métallique était allongée une très jeune fille dont le corps avait encore tout d'une enfant, à l'exception de cet énorme ballon de ventre qui la déformait. Elle prononçait un mot en boucle : *zabdame, zabdame, zabdame* (j'ai mal). Dans un coin de la pièce, une vieille femme était assise en tailleur et s'éventait de la main. Esther les salua et se présenta.

– Bonjour, je m’appelle Esther et je travaille à Terre de Paix. Sœur Angélique n’est pas là, mais je vais vous aider. Est-ce que vous comprenez le français ?

La jeune fille cligna des paupières en guise de réponse. La douleur la rendait parfois mutique, parfois mutant hurlant. Esther effectua les premiers gestes de soin en dissimulant ses mains qui tremblaient. Elle ne devait pas montrer sa peur. Il y eut un craquement sourd dans le bassin de la jeune fille qui se cabra. Elle se déchirait littéralement. La vieille femme resta immobile et observa la scène sans un mot. La poche des eaux se rompit et le liquide coula partout sur les mains d’Esther. Elle se sentit vaciller. Il fallait faire vite.

Le bébé était tout proche à présent et Esther s’exclama qu’elle voyait des cheveux, qu’elle y était presque, qu’il fallait pousser encore une dernière fois. « Allez, poussez, poussez ! » Les jambes de la jeune fille tremblaient de peur et de fatigue. Ses forces diminuaient à vue d’œil et elle manqua tomber de la table. Esther étouffa un juron en la retenant. Elle n’était pas préparée, pas assez formée, elle n’y arriverait pas. Entre l’eau et le sang, elle eut la sensation de se noyer.

C’est le moment que choisit Pierre pour surgir, hors d’haleine, accompagné de Sœur Angélique, la sage-femme de la congrégation dont le front perlait de sueur. Ils avaient couru. Sœur Angélique était une petite femme très douce, qui avait fait ses études en Suisse. Son

talent d'accoucheuse était connu de tous et l'obligeait à voyager de village en village, au gré des urgences. Esther poussa un cri de joie en les voyant et recouvra ses esprits pour leur faire des transmissions claires sur la situation. Il fallait agir vite. La sœur avait confiance en Pierre, et ensemble, ils prirent le contrôle de la situation.

Dix minutes plus tard, on délivrait la jeune femme de son enfant, puis de son placenta qui sortit dans la foulée. Le nouveau-né cria et on l'enroula dans un pagne propre, avant de le poser sur la poitrine encore haletante de la jeune mère. Il s'apaisa. La pièce fut soudain calme et silencieuse. On percevait juste les couinements du minuscule bébé qui cherchait le sein, en reniflant comme un petit animal.

Il y avait quelques points de suture à faire et Esther sentit sa tête lui tourner. Sœur Angélique l'encouragea à prendre l'air pour se calmer.

Dehors le jour avait couvert la terre d'une lumière orange et douce, et chose étonnante : la pluie se mit à tomber comme une rosée inespérée. C'était la première pluie après trente-sept jours de sécheresse.

– Il pleut, s'écria Esther ravie, il pleut !

Pierre sortit de la case et l'enlaça dans un soupir de soulagement. Ils restèrent un long moment emboîtés, soulagés de se retrouver après cette nuit interminable.

– Bravo tu as été incroyable, lui chuchota-t-il à l'oreille  
Et ils s'embrassèrent avant de retourner dans la case.

L'enfant fut nommée Saaga, qui signifiait pluie en mooré. La jeune mère remercia les Nassara, c'est ainsi qu'on appelait les blancs au Burkina. Elle fut recousue et s'endormit d'épuisement, le bébé lové contre son torse. Sœur Angélique la couvrit d'un pagne léger.

Esther installa une bassine au sol, dans laquelle elle nettoya au savon les instruments médicaux qui étaient maculés de sang. Elle observait Pierre s'affairer et fut prise d'une vague d'admiration.

La vieille femme qui n'avait pas encore prononcé un mot, s'approcha d'elle en boitillant et d'une voix rauque et basse, parla dans un français soutenu :

– Vous avez été courageuse *Nassara*, vous avez sauvé ma petite fille et son enfant.

– *Barka woussogo* (merci beaucoup), prononça Esther dans un sourire.

– Vous l'aimez beaucoup votre ami ? Vous voulez des enfants de lui ?

Elle désignait Pierre d'un geste de la tête. Esther l'observa à nouveau, ses cheveux noirs dressés sur la tête qui lui donnaient cet air de sauvageon, son corps long et fin, ses dents de devant ébréchées. Oui, elle aimait Pierre de toutes ses forces, et oui, elle voudrait des enfants de lui un jour.

La vieille femme n'attendit pas sa réponse et son visage se tordit dans une grimace très étrange, presque effrayante. Elle parla de nouveau, mais cette fois-ci à

voix basse, comme si elle s'apprêtait à lui confier un terrible secret :

– Tu dois te méfier Nassara. Si tu deviens mère, tu devras mourir d'abord.

Esther recula brutalement, comme mordue par un serpent. Elle observa la vieille femme en écarquillant les yeux, ne sachant pas s'il fallait rire ou pleurer.

Sœur Angélique avait vu la scène de loin et intervint :

– N'écoute pas ce que dit cette *pouryanga* Esther, elle prétend connaître les choses du monde, mais c'est une vieille sorcière. *Ka soma ye* ! (ce n'est pas bien) aboya Sœur Angélique. La vieille femme haussa les épaules et sortit de la case en jetant d'un air détaché :

– *Bilfon* (à plus tard).

Pierre, qui était au chevet de la jeune mère, ne vit rien de la scène et Esther se força à balayer cette pensée. Bientôt, tout fut oublié de l'odieux présage.